

Sous le sable
La femme de Jean
France 2001, 95 minutes

Denis Desjardins

Number 217, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59149ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desjardins, D. (2002). Review of [Sous le sable : la femme de Jean / France 2001, 95 minutes]. *Séquences*, (217), 45–45.

SOUS LE SABLE

La femme de Jean

Un couple de professionnels quinquagénaires, sans enfants, sur la route des vacances. Comme chaque année, ils quittent Paris pour gagner leur maison de campagne, dans les Landes. Peu loquaces, ils se comprennent à demi-mot; leur silence qu'on devine habituel en est un de vieille complicité qui ne laisse en rien présager un drame. Le soir, ils dînent dans le jardin. Le premier jour, ils sont sur la plage. La femme sommeille, l'homme va se baigner dans l'océan. Il ne reviendra pas. L'histoire est déjà terminée. Non, elle commence. Dès lors,

Ozon tisse doucement son récit qui n'en est pas un. On prend un certain temps à réaliser que le retour de Marie et Jean dans la capitale n'est pas constitué de retours en arrière, mais d'apparitions oniriques de Jean, bel et bien disparu en mer. Cette incarnation hyperréaliste d'un trépassé, déjà vue chez Corneau (**Tous les matins du monde**) et dans de nombreux classiques du cinéma japonais, est une convention cinématographique, bien sûr, mais elle traduit bien la dérive psychotique d'un être qui refuse la réalité et préfère recréer le souvenir comme si de rien n'était. En outre, la dramatisation n'en devient que plus efficace. Ici, la méprise entretenue un instant chez le spectateur donne encore plus de force à sa découverte de la fragilité psychologique de Marie. La disparition de Jean s'avère d'autant plus insupportable pour sa femme qu'elle ne sera jamais parfaitement expliquée. Pour elle, un accident relèverait d'une trop bête injustice. Suicide ? Même sachant qu'il faisait une dépression, cette option impliquerait chez son mari un drame d'une telle ampleur qu'elle ne se pardonnerait jamais de ne pas en avoir décelé plus tôt les prémisses. D'une façon ou d'une autre, elle ne peut accepter l'irréremédiable.

Comme Jean et Marie, Ozon est économe de discours et va à l'essentiel. La solitude profonde dont souffre Marie est superbement traduite par une mise en scène épurée et implacable. Les images muettes sont les plus significatives : d'abord, dès le générique, la Seine, qui annonce le drame à venir; puis le lent mouvement des vagues sur la plage déserte; le vide immense autour de Marie, les couleurs sombres, Jean observant des fourmis dans le jardin; le rêve de Marie caressée par quatre mains inconnes, etc.

« Quel joli temps pour se dire au revoir... » chante Barbara quelque part dans le film. Cette chanson en porte-à-faux vient souligner l'incertitude de Marie. Le temps est-il vraiment venu de



Le vide immense autour de Marie

l'au revoir, du deuil nécessaire ? On ne peut identifier un moment précis où Marie semblerait revenir à la raison. Le glissement se fait subtilement, au rythme des rencontres avec sa collègue et meilleure amie Amanda, soucieuse de la rassurer, ou avec Vincent, cet amant fortuit qui tente de calmer ses désirs alors que la présence du fantôme de Jean se fait de moins en moins sentir. Ainsi finit-elle par répondre, quoique tardivement, aux appels des autorités qui affirment avoir retrouvé le corps de son mari. On la croit sur la voie de l'acceptation. Confrontée au cadavre de Jean, à la morgue, Marie s'accroche pourtant à ses illusions. Malgré l'évidence, elle refuse de l'identifier formellement. De retour sur la plage, son dernier geste est de courir vers un inconnu qu'elle prend pour Jean. Le pathétique de la situation nous confirme l'intensité d'une détresse sans issue apparente.

François Ozon, dont on n'attendait pas ce genre de film, est peut-être, à l'instar d'un Patrice Leconte (des **Bronzés à Monsieur Hire**) un cinéaste caméléon, qui change de registre au gré de ses rencontres avec des scénaristes différents (ici, trois femmes). En tout cas, il démontre cette fois un rare talent pour évoquer le bouleversement intérieur d'un être trop sensible guetté par la folie, personnage magistralement campé par l'émouvante Charlotte Rampling.

Denis Desjardins

France 2001, 95 minutes — Réal. : François Ozon — Scén. : François Ozon, Emmanuèle Bernheim, Marcia Romano, Marina De Van — Photo : Antoine Heberlé, Jeanne Lapoirie — Mont. : Laurence Bawedin — Mus. : Philippe Rombi — Déc. : Sandrine Canaux — Cost. : Pascaline Chavanne — Int. : Charlotte Rampling (Marie), Bruno Cremer (Jean), Alexandra Stewart (Amanda), Jacques Nolot (Vincent), Pierre Vernier (Gérard) — Prod. : Olivier Delbos, Marc Missonnier — Dist. : Les Films Séville.